

Prologue

2016

J'attends. Depuis des semaines, des mois, des années. Il paraît même qu'enfant, la patience était l'une de mes qualités principales. Je ne réclamaïis jamais rien, proclame souvent ma mère avec une fierté dérisoire à mes yeux. Une sorte d'enfant modèle. Mais je suis un homme à présent, plus du tout un enfant. Et je la veux, elle. Si mon esprit a appris l'attente, mon corps, lui, la réclame à grands cris silencieux. Parfois, je repasse en boucle les moments heureux passés ensemble, souvent je la voue aux gémonies et j'espère parvenir bientôt à la haïr pour mieux l'oublier.

Ourquoi ne choisit-elle pas ? C'est une femme fragile, sous sa force apparente, cela je l'ai vite perçu, même si elle essayait souvent de donner le change, par pudeur sans doute.

Pourtant, je respecte ses choix. Je l'ai aimé au premier regard échangé.

Je suis quelquefois retourné à Bages, ce village dans l'Aude. Un lieu qui m'apaise, me guérit, avec son étang brillant comme un miroir dans son écrin de collines sauvages.

Mais elle n'est plus là, et les lieux magiques sont désertés. Les collines ont cessé de murmurer, elles se sont tues à jamais.

Je ne suis qu'attente. Mon coeur, mon corps, mon âme crient vers elle.

Quel sera le choix de Lise ? Comprendra-t-elle que nous sommes, l'un et l'autre, à un tournant de nos vies ? Qu'il faut prendre le parti du bonheur, envers et contre tout ?

Le parti d'être heureux, tout simplement ?

2006

Lise

Allongée sur le ventre, le museau dans l'herbe, je ne dors que d'un œil, le gauche, le droit n'est qu'une fente par laquelle j'observe, j'analyse, je décortique devrais-je dire, mon petit entourage familial. Pascal, mon fils âgé de huit ans, semble éprouver un plaisir infini – et infiniment sadique, il faut le dire- à contempler l'agonie, sous sa loupe, d'un malheureux diptère, dont l'unique erreur a sans doute été de passer à sa portée d'enfant cruel et sans coeur. Selon l'orientation de son « instrument de travail » ainsi qu'il l'a pompeusement qualifié l'autre jour, afin de justifier à mes yeux sans indulgence ses activités de « chercheur », il augmente ou bien diminue l'intensité de la chaleur produite au contact du soleil sur le verre, ce qui bien entendu ne tarde pas à avoir un effet des plus

désastreux sur les chances de survie de l'insecte, qui se débat misérablement pour échapper à son destin. Mon fils, donc, pousse un soupir de soulagement en constatant l'agonie rapide de son souffre-douleur, lequel rend enfin son âme à Dieu.

Comprenant l'inutilité d'une remontrance – qui aurait pour fâcheuse conséquence de gâcher la paix de ce ble après-midi dominical- je prend le parti de me taire. Aurélie, plus jeune que son frère de deux ans, se vautre consciencieusement dans l'herbe fraîchement arrosée, maculant ainsi sa jolie robe de velours prune, repassée par mes bons soins de maman attentive ce matin même.

Sa grand-mère la couve d'un œil indulgent, émettant de temps à autre un petit gloussement étouffé, mais qui manque néanmoins de discrétion. Les prouesses de ses « chers petits » l'enchantent véritablement, et je ravale mes reproches, de peur de rencontrer son œil furibond, désignant l'habituelle trouble-fête.

Jean-lou, de son côté, est totalement absorbé par les péripéties de son bouquin qui doit être passionnant ; il n'a pas un regard vers moi, sa tendre moitié.

Les sourcils froncés, il traverse sans doute un passage particulièrement palpitant, et je sais qu'il est préférable de ne pas le déranger dans ces moments-là, sous peine d'encourir sa mauvaise humeur, et un « veux-tu me laisser finir ce chapitre, je te prie » qui ne souffre aucune réplique de ma part.

De guerre lasse, mon œil abandonne son petitespoinnage, et je décide de piquer un somme.

Le soleil chauffe agréablement ma nuque, se répand dans mes veines, ralentissant le rythme de ma respiration et je coule à pic dans le sommeil, je m'y enfonce comme dans une couette douce et moelleuse à souhait. Je ressens une sensation extrêmement bienfaisante, tandis qu'une langueur délicieuse me plonge dans

l'univers rose et bleu de mes rêves : Jean-Lou et moi faisons l'amour sur une plage dorée, léchée par des vaguelettes qui essaient de nous atteindre sans jamais y parvenir. A petits coups, il m'embrasse dans le cou, murmurant des tendresses qui se perdent dans mes cheveux.

« j'ai besoin de toi, tu me rends heureux, je t'aime... »

Dis, Jean-Lou, depuis combien de temps ne me les as-tu pas dites, ces choses-là ? Un siècle, deux siècles, voire plus ?

Je soupire de bonheur sous ses caresses et quémande d'autres douceurs, lorsque tout à coup une violente douleur me tire de mon rêve, à ma grand stupéfaction. Me levant sur un coude, j'aperçois les faces hilares de mes deux petits monstres, tout contents d'avoir atteint leur cible, en l'occurrence mon dos, fort endolori par le ballon de frot de Pascal, d'une directé à toute épreuve ainsi que je le constate à mes dépends.

« Attendez que je me lève et que je vous

attrape ! »

Je fais une tentative qui me tire un cri de douleur et une grimace suggestive, ce qui ne les désole nullement bien entendu. Belle-maman, toujours pratique, intervient :

« et si nous pensions à préparer le dîner ? »

Remarque terre à terre, certes, mais qu'elle considère indispensable à sa survie personnelle et je ne peux que m'incliner devant tant d'apropos. Jetant un coup d'oeil nostalgique au jardin encore inondé de soleil, les derniers rayons de cette belle journée de printemps, et je me dirige, ou plutôt je me traîne vers la cuisine, qui n'est certes pas mon lieu de prédilection, loin s'en faut ! Ce serait même plutôt le contraire. Contemplant mes casseroles, instruments de mon supplice, d'un œil maussade, je hurle :

« Pascal et Aurélie, montez vous laver, immédiatement ! »

Grognements, soupirs désespérés, les enfants ont horreur -mais alors une sainte horreur- de procéder à de quelconques ablutions.

« Papa va venir s'occuper de vous ! »

Coup d'oeil furibond du papa en question, qui entraîne ses victimes vers le lieu du supplice. Ce que voyant, mon adorables belle-mère claironne :

« j'y vais à ta place, chéri, tu sais qu'avec moi les enfants ne rechignent jamais ! »

Le « chéri » ainsi nommé, soulagé et conscient d'éviter la plus épouvantable des corvées, remercie sa maman d'un sourire angélique et se laisse tomber dans ma bergère d'angle, dont le velours usagé témoigne de ses nombreuses assiduités...

« On mange quoi, ma chérie ? Demande mon cher mari d'un ton faussement détaché, car c'est un gourmand -devrais-je dire gourmet ?- impénitent.

- Steaks hachés-purée mousseline » dis-je laconqie, ignorant sa grimace dégoûtée.

Je me mets donc en devoir de préparer cet alléchant repas, tout en maugréant contre les hommes, ces égoïstes, qui ne sont jamais

contents. Des bras viennent entourer mon cou, sans doute dans le but inavoué de circonvenir l'ennemi. J'accepte tacitement la reddition, daignant même lui rendre son baiser, lorsque j'entens un hurlement digne du meilleur film d'épouvante. Nous bondissons à l'étage, d'où semble provenir un abominable raffut. Du style cris d'indiens et gémissements, vous voyez un peu le genre !